

C'est bien avant la guerre que je fis la connaissance d'Emilio Beretta; je l'ai rencontré pour la première fois chez mon cousin, le peintre Constant Rey-Millet, dans cette accueillante maison de la Tour, en Haute-Savoie, que fréquentaient beaucoup d'artistes, peintres, sculpteurs et écrivains de Suisse romande.

On ne pouvait rencontrer Beretta et rester indifférent à sa robuste et sympathique personnalité, tout empreinte d'intelligence, d'imagination et de sensibilité. Sa culture, son sens de l'humour, en firent pour moi, aussitôt, un ami.

Il suivait alors les cours du peintre Fernand Bovy, à l'école des Beaux-Arts de Genève, avec ses amis Albert Chavaz, Albert Decarli, Paul Monnier, Constant Rey-Millet, etc. Bovy s'intéressait beaucoup à ses élèves, à ces jeunes peintres dont il disait: «Ce sont mes chers enfants terribles»; il savait apprécier leur tempérament et respecter leur personnalité.

Beretta s'est ensuite rapidement intégré à une équipe de peintres romands qui comprenait alors: Auberjonois, Blanchet, Chambon, Cingria, Gampert, etc. Ces artistes

étaient ouverts aux mouvements les plus vivants de la culture et des arts contemporains, tout en conservant cependant un caractère spécifiquement romand.

Beretta fut tout d'abord séduit par l'art fastueux et baroque d'Alexandre Cingria, venu de cette Venise folle et princière; mais son esprit ouvert le dirigea bientôt vers un art assez différent, plus géométrique, un peu apparenté à celui de Roger de La Fresnaye.

Il s'ensuivit une période féconde pour Beretta, celle des grandes toiles à l'huile, compositions très personnelles, harmonieuses, sensibles, qui fit apparaître ses dons pour l'art mural et religieux.

L'architecte Dumas, qui a construit en terre romande beaucoup d'églises, sut remarquer le talent de Beretta. Il lui confia la décoration de plusieurs d'entre elles et notamment celle de Mézières-près-Romont (Fribourg), où Emilio exécuta un grand sous-verre qui orne magnifiquement le chœur.

La mort du peintre Alexandre Cingria, en 1945, créa dans cette équipe romande un grand vide, à tel point qu'elle éclata.

Beretta fut alors attiré par la France et Paris notamment, où il s'installa avec sa charmante femme et où il réalisa un certain nombre de décors muraux et de vitraux. Personnellement, je lui confiais, entre autres, un grand panneau décoratif dans une école en Normandie, puis la décoration de l'Hôtel de Ville de Thonon-les-Bains, de pur style sarde. Je revois souvent avec émotion l'élégant plafond du vestibule d'entrée, richement décoré et comportant les blasons des vieilles familles savoyardes.

Devenu parisien, il peint la passerelle de Passy, non loin de laquelle il habite, la tour Eiffel, le pont de Grenelle, etc. Ses toiles d'alors sont marquées d'une certaine poésie urbaine, vivante, colorée, nostalgique, qui fait penser à quelque poème de Francis Carco.

Entre deux séjours au Tessin, Emilio reprit le chemin de Rome qu'il avait suivi maintes fois dans sa jeunesse, et il en rapporta des œuvres d'une intense densité plastique. Ses dessins, par ailleurs, atteignent à une grande perfection, et quand il peint à la brosse et à l'huile (diluée à

l'essence), il sait faire vibrer la lumière comme dans un reflet.

L'art de Beretta, sensible, riche et généreux, est sans cesse en évolution. Il reste néanmoins de son temps et échappe à la mode.

Son hérédité italienne explique sans doute sa passion pour le décor de théâtre, où il excella. Ses idées, très originales, pleines d'imagination toute latine, servaient admirablement le spectacle, laissant au texte la place primordiale qui lui est due, tout en le soutenant et le magnifiant.

Il est à souhaiter qu'après cette magnifique exposition de Genève, il y ait à Paris une autre grande rétrospective de l'œuvre immense et admirable d'Emilio Beretta.

La Suisse peut le compter parmi ses plus grands peintres.

Maurice Novarina

Membre de l'Institut
Paris, avril 1980